

# LE CALEPIN BLEU

N°85  
1<sup>er</sup> JUILLET 2025



à vélo...

## n°85 - À vélo

<b>Méline L.</b>		
Une pause bien méritée		3
<b>Pierre ROSSET</b>		
Mes deux roues		4
<b>Michel LE DROGO</b>		
Belle échappée		9
<b>JEFF</b>		
Les bécanes		10
<b>Philippe BLONDEAU</b>		
Au théâtre antique		13
<b>Sylvie VAN PRAËT</b>		
Le vélo de papa		18
<b>isabel ASUNSOLO-DULAC</b>		
...		21

Méline L.

Une pause  
bien méritée



Broussaille et torpeur. Voyage iconique et irréal dans une terre de mer. Sel et granite, ensemble pour former un pays à part. Un retour ancestral. Une roue sans fin portée par le plaisir physique du corps sur l'esprit. Pourtant, des pensées virevoltent à tout va au fur et à mesure que je traverse les paysages. Différentes humeurs, différentes sensations. Chaud, froid, vent, rocaille, mousse. Terre humide, terre iodée. Un navire dans un pré. Un château au centre de l'immensité bleutée. Le céleste dominant la mouvance des océans...

Ding, ding. Retour à la réalité. Une marée de véhicules retentissants. Me voilà à nouveau dans les méandres de la circulation citadine. Le feu est vert. Les autres cyclistes s'énervent et me bousculent. Vite se remettre dans le rythme frénétique du peloton. Redevenir fourmi parmi tant d'autres.



Pierre ROSSET

Mes deux roues

Mobilité, aventures, découvertes.

*Le vélo : "un véhicule à voie unique, à propulsion humaine ou assistée par moteur, à pédales, avec deux roues fixées à un cadre, l'un derrière l'autre."  
Une définition d'internet.*

Avec le vélo il y a les passionnés que l'on rencontre en groupe le dimanche sur les routes de campagne, les amateurs pour qui il est un moyen pas cher de transport qui pédalent notamment en ville, ceux qui aujourd'hui 'vélotent' avec un moteur... Bref, avec ce véhicule chacun a sa propre histoire.

Voici donc la mienne, une occasion de revenir plus longuement sur mon rapport à ce véhicule déjà évoqué brièvement. Histoire d'un homme vieillissant qui - après la voiture de course de son père - découvre enfant les deux roues. Les deux roues! La définition trouvée sur internet est pour moi pertinente et elle me rassure... Oui, car je vais pouvoir commencer mon texte par cette merveilleuse découverte que sont les deux roues... Et présenter la surprise m'attendant dans le garage de mon père. Eh oui, mon père avait un garage. En fait il en avait deux. Un garage pour réparer les voitures (il était mécanicien. Il ramenait même du travail chez nous. Je l'ai vu un jour dans le grenier roder des soupapes) et un autre dans notre maison. Ce n'est pas là qu'était la surprise mais dans son garage où... enfin dans le vrai garage. Elle était là sur ses deux roues, posée contre un mur de briques rouges à côté d'une traction noire, capot grand ouvert dans l'attente d'être réparée. Là, debout elle était belle, ma trottinette.

Ne peut-elle pas (avec ses deux roues selon cette définition de l'exergue) être considérée comme un vélo?...

À soixante-dix-huit ans bientôt j'ai toujours cette trottinette de mon enfance. Il faut dire qu'à cette époque-là à neuf ans j'étais un précurseur. Un précurseur! Oui, car je trottinais déjà sur les trottoirs de ma rue.

J'allais rapide du pied gauche vite sur ces derniers... Ah! La trottinette que mon père - après la voiture de course bleue et à pédales - m'avait fabriquée. Avec ses pneus demi-ballon blanc et sa peinture bordeaux elle avait fière allure. Elle possédait même (ce que la définition de l'exergue ne dit pas) un guidon de vélo. Rien de surprenant car son cadre était issu d'un vieux vélo. J'étais heureux debout sur ma trottinette... Allers et retours! Combien en ai-je effectués alors? Des kilomètres et des kilomètres sans doute!... Quelques chaussures gauches usées... et des cicatrices. Mais un jour... mon périple brutalement s'arrêta. Non! Cette fois-là je n'étais pas tombé... Enfin si, l'on veut... car, selon l'expression populaire, j'étais tombé sur une voisine en colère ne supportant pas que j'utilise le trottoir devant chez elle... Elle me l'avait fortement fait comprendre avec une paire de claques (deux giroflées à cinq feuilles comme aurait dit ma mère). Ce jour-là ma vie de trottineur s'arrêta net... Et depuis ma trottinette m'a suivi dans mes déménagements de garage en garage, de l'Oise à la Somme, de la Somme au Nord et du Nord à la Somme... Que de kilomètres effectués en voiture pour une trottinette dont la vocation est de rouler! Une punition en quelque sorte! Je la regarde quelquefois quand le mercredi soir je sors ma poubelle... Accrochée à un clou elle a encore fière allure... malgré ses pneus dégonflés avec le temps.

Du trottoir interdit je suis avec l'adolescence passé à la rue. Le vélo de mon père abandonné dans le garage de la maison familiale depuis son décès m'y encourageait. Ainsi, avec des grosses cordes (trouvées dans une caisse) en guise de chambre à air je faisais - quand ma mère travaillait - (péniblement) le tour du pâté de maison... Mais cela ne dura pas très longtemps. Et après la confiscation du vélo par ma mère en colère c'est chez un ferrailleur que je trouvai (avec les quelques sous donnés par mon oncle, l'ancien chef de gare) mon premier vélo. Il n'avait pas fière allure mais il possédait des chambres à air et, confort suprême, une sonnette... Avec lui, j'allais faire les courses en ville et au marché le samedi. Occasion de rencontrer mon grand-père. Il était charron, menuisier, ébéniste (il avait durant ses années de travail perdu quelques phalanges dans sa raboteuse...). Poilu rescapé de la Grande Guerre, il avait vécu dans les

tranchées de Verdun. Il en avait gardé la moustache... et la rigueur militaire. À table, pas le droit de parler, surtout pendant les informations.

Avec ce vélo (que je bichonnais) j'allais même jusqu'au Bois Brûlet (les Beauvaisiens le connaissent bien) avec une voisine (pas la violente bien sûr) et sa fille. Moments heureux d'émotions nouvelles et de découvertes... Et quand c'était la saison, le plaisir de la cueillette des noisettes... Je ne me souviens pas avoir fait (en dehors des courses et du Bois Brûlet) beaucoup de kilomètres. Un jour, distrait (dans la lune aurait dit une de mes tantes), seul sur mon vélo, je suis tombé dans la rue à côté de chez moi. Après les genoux et les coudes je me fis au mollet droit une nouvelle cicatrice...

À quinze ans et demi, avec l'argent de mon premier salaire en usine j'achetai un solex. Ah! Le solex quel bonheur! Je découvris avec son moteur les joies de la route dans la campagne. Pour aller chez mes grands-parents ou, pendant des années, pour faire les trente-trois kilomètres de Beauvais à Méru direct (sans attente au café et longue marche à pied) pour rejoindre l'usine où je travaillais alors comme traceur. Les autres jours, mon solex décorait avec grâce la façade de la gare, toujours à la même place (à côté de la porte d'entrée)... en attendant mon retour... J'arrivais régulièrement à l'heure du départ. Sur le quai le train m'attendait (les choses ont bien changé depuis, c'est maintenant moi qui, assis dans le train, attends après le retard le départ!). À ma manière, en arrivant juste à l'heure j'étais - sans le sifflet et la casquette - en quelque sorte et pour quelques secondes le chef de la gare.

J'ai même (ma première grande aventure) avec lui cheveux au vent - sac à dos et tente sur le porte-bagage - fait (à toute vitesse dans les descentes) la route de Saint-Flour à Millau (ah! Millau la ville qui pour vivre met des gants) et de Millau au pied du Viaduc du Garabit... Du Garabit! Oui, l'axe de la roue arrière s'étant cassé, les kilomètres restants jusqu'à la gare de Saint-Flour se sont faits (croyez-le ou pas) dans un camion frigorifique...

À mon retour du service militaire je remplaçai mon solex par une mobylette bleue... Un gain de vitesse de vingt kilomètres-heure sur le solex. Des kilomètres tranquilles pour aller travailler (je suis passé avec

elle pendant des années devant la maison où nous habitons maintenant). Avec elle aussi j'ai beaucoup voyagé et découvert de nombreux paysages. D'abord Beauvais La Baule, aller-retour. J'y allais pour quelques jours de vacances chez des amis.

Puis Beauvais Samoëns. Ma première rencontre avec les gendarmes m'arrêtant à l'entrée d'un pont et gentiment (oui ça existe) me disant que la nationale 7 était dangereuse, qu'un casque était nécessaire et qu'il y avait à soixante mètres un magasin de vélos et de mobylettes... C'est donc casque sur la tête que je terminai ma route. Adieu mes cheveux au vent! Bricolage et vacances: fabrication de meubles dans le chalet d'un ami psychologue le matin, tourisme montagnard et bar l'après-midi... Je connaissais un peu la région. J'y étais allé en camp scouts, je m'y étais cassé le coude. Et j'étais heureux d'y retourner.

Si mon Solex remplaça le vélo chez le ferrailleur (ma mère s'en était débarrassé), ma mobylette trouva un destin plus glorieux. Je l'avais vendue à un collègue de travail après avoir acheté, au directeur de mon établissement, ma première voiture, une dauphine vieillissante... Puis un jour, une autre, et (marié avec enfants) une autre encore mais plus grande, puis un Espace en Belgique (le moteur était plus puissant)... Autres mobilités, autres aventures, autres découvertes...

Un jour, j'ai acheté une moto rouge et noire, une 125 cm<sup>3</sup>. Un premier aller-retour, difficile, l'aventure et la peur du retard à ma réunion... Une plaisanterie (pertinente) d'un collègue motard disant que pour lui la moto c'était l'été sur les routes de Corse... (Il m'a fallu des années pour les fréquenter, mais en famille et en voiture.)

Un deuxième aller-retour, une moquerie d'un ami (et une photo de moi avec la moto devant notre maison), un oubli dans le garage et une vente à un jeune plus compétent pour 'tailler la route'.

Quelques années encore, plus de campagne mais la ville... Un brin de nostalgie et l'achat avec mon neveu (aujourd'hui gendarme mécanicien) d'une mobylette bleue, la petite sœur de celle de mon enfance... Quelques tours du pâté de maison et remise au garage... Un passage d'ouvriers maçons pour des travaux dans la maison et un ouvrier admiratif devant ma mobylette, une remarque de celui-ci disant à ses collègues que s'il en avait une il serait plus libre pour aller travailler... Le

lendemain, marché conclu et mobylette vendue...

Le mercredi, quand j'ouvre la porte du garage pour mettre ma poubelle sur le trottoir, il m'arrive de temps en temps, apercevant ma belle trottinette accrochée par un gros clou (la voiture de course bleu y est aussi), de penser que j'étais vraiment un précurseur.

L'autre jour en sortant de ma voiture, un jeune descendant à toute vitesse avec sa trottinette sur mon trottoir a bien failli rentrer dans ma portière... Alors, les giroflées à cinq feuilles de mon enfance sont revenues à ma mémoire. Et je n'ai pas pu m'empêcher de penser que vraiment si mon trottoir est devenu certains jours un trottoir il est également régulièrement un trottinoir...

Enfin, quand j'y pense - dans la circulation urbaine et la difficulté (et le coût) pour se garer - je me dis que ce serait 'cool' de remettre en service ma trottinette. Hélas, mes jambes avec l'âge ne me le permettront pas... Alors j'ai pris une décision. J'ai décroché ma trottinette. Elle est maintenant sur ses pneus contre ma voiture de course. Je pense qu'elle a beaucoup de choses à lui raconter, elle qui contrairement à la voiture, a connu les trottoirs...

Cette disposition particulière des cadeaux de mon père réveille en moi des souvenirs d'enfance. Ils n'ont rien à voir avec les deux roues... C'est une autre histoire

Voilà, ce récit est terminé. Je voulais simplement vous le raconter.



Michel LE DROGO

Belle échappée



Au coin de l'avenue, fugitive vision,  
Blonde cycliste en short, chemise blanche au vent,  
Éclair évocateur d'un spectacle charmant,  
Plus grisant que le Tour à la télévision.

On donne libre cours à mille illusions :  
On imagine en bikini affriolant  
Ses courbes si dorées caressées par le vent ;  
La trouver à la plage, la suivre en excursion !

On hante l'avenue, le parking à vélos,  
On jure mille fois l'apercevoir de dos ;  
Mais ce n'est jamais elle. Comment la retrouver ?

On interroge le loueur de bicyclettes.  
Blonde ? Canon ? Corsage blanc ? Quatre-vingt-sept :  
C'est le vélo que vous cherchiez. Vous l'empruntez ?



JEFF

Les bécanes

Encore d'autres dimanches autour d'une province  
Tout au long de l'été quand on était enfants  
On prenait la route qui va jusqu'à Louzens  
Sitôt passé le pont on prenait par l'étang

Les filles installées sur les porte-bagages  
Tenait entre leurs jambes les sacs à provision  
Que l'on avait emplies pour un si long voyage  
De tomates, d'œufs durs, de pain, de saucisson.

Mon père dormait  
Ma mère s'était levée bonne heure  
Le café passait  
Sans bruit dans le percolateur

On avait fière allure filant sur nos bécanes  
Des enfants de dix ans avec leurs fiancées  
Un chapelet de rires à travers la campagne  
Les gens nous saluaient en moissonnant les blés

Sur le coup de dix heures on faisait une halte  
Les costauds de la bande se mesuraient au sprint  
Que de rêves de gloire ont péri sur l'asphalte  
Dans les rayons cassés des champions néophytes

Mon père dormait  
Ma mère était d'une pâleur  
Elle repassait  
La veste bleue de son tailleur

Les genoux couronnés on reprenait la route  
Jusqu'au bois de Salers où se tenait le camp  
On expédiait à la va-vite le casse-croûte  
On avait la journée pour jouer près de l'étang

On se taillait des gaules pour pêcher la grenouille  
Un bout de tissu rouge nous servait d'appât  
Les filles préféraient partir à la vadrouille  
On les entendait rire là-bas dans les sous-bois

Mon père dormait  
Ma mère buvait une liqueur  
Des photos traînaient  
À terre près du téléviseur

Certains jours assommés d'une chaleur d'orage  
On préférait aux jeux les graves discussions  
Tout en tirant sur notre première gauloise  
On parlait de la vie en suçant des bonbons

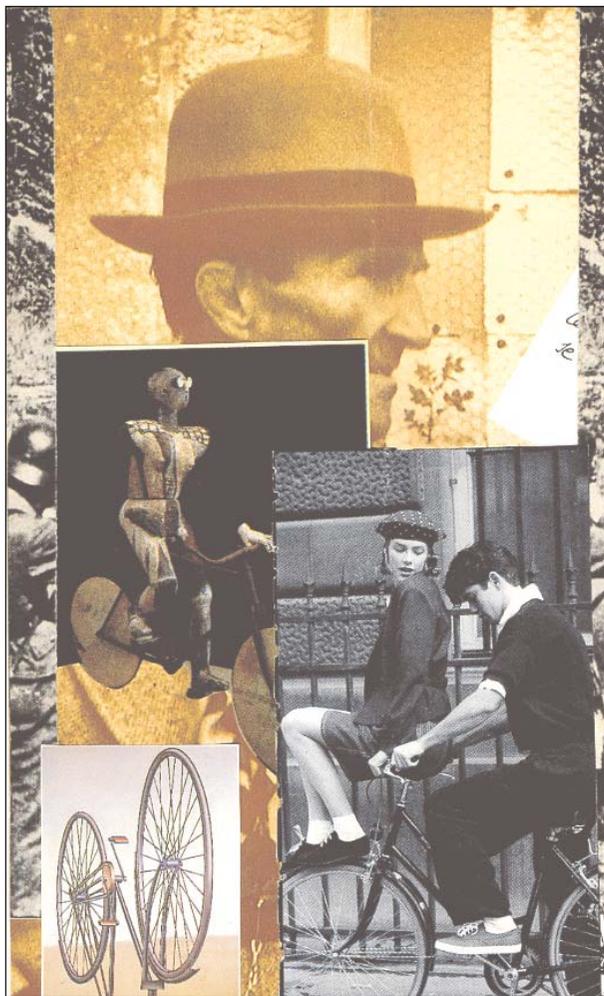
Et quand exténués de tous ces bavardages  
On somnolait heureux une main quelquefois  
Venait d'aventurer dans le pli d'un corsage  
Tout le corps frémissait de ces premiers émois

Mon père dormait  
Ma mère avait coupé des fleurs  
Ses cheveux défaits  
Essuyaient les traces de pleurs

On rentrait à la nuit le nez dans les étoiles  
Silencieux et rêveurs vaguement enivrés  
La route qui filait sous les coups de pédales  
Ramenait au bercail de fiers aventuriers

Je me souviens de vous, petits amoureuses  
En voyant mon gamin enfourcher son vélo  
Ce matin de juillet et la bande riieuse  
Emporte mon enfance dans son sac à dos

Mon père dormait  
Dans le matin plein de douceur  
Dehors stationnait  
La Peugeot noire du docteur





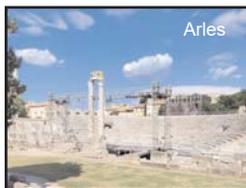
Hervé Lhomme s'arrêta aux ruines romaines où l'avait conduit sa promenade à vélo. Il avait parcouru quelques dizaines de kilomètres et, finalement, ce lieu familier l'avait attiré une fois de plus. Toute promenade, si hasardeuse et paresseuse soit-elle, doit être en un sens aimantée, et nous avons tous, dans notre logique interne, quelques-uns de ces aimants, chargés - le plus souvent dans l'enfance - d'un fort champ affectif. Ou bien, tout simplement, c'est une certaine organisation du paysage qui définit tout à coup ce qu'il faut bien appeler un lieu, ainsi que l'ont écrit parfois les poètes.

Dans la monotonie d'une plaine de grandes cultures, une élévation verdoyante créait un effet de rupture, une promesse d'ombre qui appelait une pause. Et puis ce témoignage quasi sacré de l'Histoire (il y avait bien là quelques débris d'un temple), comme égaré auprès de riches fermes céréalières, ajoutait un alibi culturel à l'indifférence oisive du cycliste.

Hervé Lhomme ne passait jamais sans s'arrêter devant ce qui avait tous les caractères d'un ailleurs, une sorte de jardin entretenu et figé dans un autre temps ; un prétexte à une vague méditation. Et bien sûr, il y avait le théâtre, cet espace maintenant vide mais où il semblait toujours que quelque chose pourrait arriver.

Son vélo à la main, il s'avança dans une belle allée où les arbres qu'il avait vus grandir au fil des années offraient maintenant une ombre rafraichissante. Un simple talus permettait de découvrir le théâtre, ou du moins ce qui en subsistait : quelques pierres mises à nu qui marquaient les anciens gradins et le bord de la scène, un reste de muraille à l'arrière-plan, et bien sûr la disposition efficacement reconstituée qui permettait de temps à autre d'accueillir des spectacles au décor minimaliste.

Un léger souffle de vent agitait les feuillages ; le calme était total, le silence profond. Même les oiseaux se montraient discrets et le roulement d'une rare voiture ne faisait que rappeler la présence rassurante du monde. Hervé Lhomme s'étendit sur l'herbe et se laissa aller à contempler les nuages qui mélangeaient dans la plus grande fantaisie leurs plans



superposés. Rien ne troublait le bien-être qui l'envahissait et pourtant cette absence de trouble n'allait pas sans un arrière-goût d'inquiétude.

Je pourrais passer la nuit ici, se dit-il, sans que personne s'en inquiète. Et en effet il l'aurait pu.

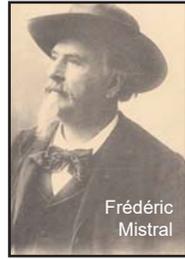
Personne ne l'attendait chez lui ; aucune obligation ne le contraignait en plein week-end. Bien que cette pensée lui rappelât une liberté à laquelle il s'était attaché, il en ressentit une brusque angoisse. Autant dire qu'il ne servait à rien ! C'était le lot de tout un chacun, bien entendu, mais il se sentait trop jeune encore pour se résoudre à cette fatalité. Ç'aurait été admettre qu'il avait tout raté. D'ailleurs, avait-il vraiment tout raté ? Et puis cette journée de fin d'été était si douce... Fallait-il vraiment en demander davantage ? Il ferma les yeux et se laissa envahir par la chaleur.

Une image sortie confusément du passé l'assura qu'il avait rêvé pendant un court moment de sommeil. Il s'en voulut de cette faiblesse et, comme il franchissait le talus derrière lequel il avait laissé son vélo, il vit... ou plutôt il ne vit rien : le vélo avait disparu !

Comment pouvait-il n'avoir rien vu ni entendu ? Le voleur avait dû l'espionner et profiter de son bref assoupissement. Mais avait-il été si bref ? Il n'y avait que le compteur de son vélo qui aurait pu lui indiquer l'heure. Il lui semblait que l'air plus frais sentait déjà le soir. Et d'où pouvait-il bien sortir ce voleur ? Le hasard seul, sans aucun doute, l'avait conduit ici. Hervé Lhomme se reprochait maintenant sa négligence, mais qui aurait pu imaginer une si invraisemblable mésaventure ? Si invraisemblable qu'il en restait comme sidéré, incapable de réagir raisonnablement ou au moins efficacement.

Bien entendu, de côté et d'autre il n'y avait que la route déserte, et pas âme qui vive. Pas le moindre amateur d'archéologie, pas le moindre touriste égaré. Que faire ? Il n'était qu'à cinq ou six kilomètres du premier village mais parcourir cette distance avec des chaussures de cycliste, il n'y fallait pas songer. Aller pieds nus ? Cela ne valait guère mieux. Arrêter une voiture ? Encore aurait-il fallu qu'il en passe une. Téléphoner ? Quand bien même il aurait eu un téléphone qui aurait-il pu appeler ? Mais n'était-il pas en train de se donner tout simplement les meilleures raisons de ne rien faire ? Et puisque le hasard ou la fatalité

l'avait cloué ici pourquoi ne pas en profiter? Bien qu'une telle décision fût absolument déraisonnable il se résolut à attendre. Ignorant les quelques voitures qui passèrent il explora consciencieusement le site, lisant avec attention les panneaux explicatifs qui rappelaient le fonctionnement des termes, l'emplacement des bâtiments disparus, les vestiges du temple. Enfin il revient au théâtre où il reprit sa place. Le soleil était moins haut. Quelques oiseaux se répondaient dans les arbres. Il ferma les yeux, imaginant le théâtre du soir qui descendait petit à petit sur la scène qui l'attendait.



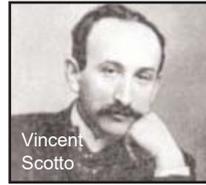
Frédéric  
Mistral

Pourquoi était-ce justement dans ce décor si particulier que lui arrivait cette aventure saugrenue? Il aurait mieux valu n'être là que pour le plaisir du spectacle. Ou même simplement rêver ce spectacle, imaginer le couple éternel venu rejouer son drame toujours recommencé...

Vers sa dixième année Hervé Lhomme avait passé une nuit de vacances près de là. De cela ne lui revenait qu'un souvenir vague. S'en détachait surtout l'image d'un très beau couple de jeunes gens. L'homme survenant dans la nuit, en colère contre il ne savait plus quoi. Sa compagne derrière lui serrait contre elle une longue robe blanche, pareille à un voile flottant. Du moins l'imaginait-il ainsi, comme s'ils étaient invités à jouer pour lui, sur la scène déserte, une pièce ancienne et mystérieuse. L'homme aurait pu tout aussi bien porter une courte tunique à l'antique, ses cuisses bronzées et musclées saisies dans un mouvement arrêté. Et elle sur le point de dire quelque chose, peut-être d'annoncer un mariage enfin autorisé...

Mais non, cela c'était tout autre chose, une saynète légère qu'il avait lui-même mise en scène, dans une époque déjà lointaine où il s'occupait de théâtre amateur. La jeune fille qui jouait le rôle de la fiancée enfin admise, c'était Évelyne. (Il n'aimait pas beaucoup ce prénom et préférerait l'appeler Éva, ce qui la faisait sourire.) Bien qu'ils n'aient jamais été amants ni même ouvertement amoureux, elle était l'actrice qu'il préférerait, parce qu'à la différence des bonnes actrices qui incarnent un rôle Éva semblait, jusque dans sa vie la plus quotidienne, incarnée par les personnages qu'elle avait habités - et même, à vrai dire, par ceux qu'elle n'avait jamais joués.

Où était-elle maintenant cette Éva, effacée derrière les faux décors des années? Jouait-elle encore la comédie avec quelque bel amoureux, comme cette autre jeune femme survenue autrefois dans la nuit dans un semblant de costume tragique? Comme elle



aurait bien rempli l'espace, cet espace fait pour elle dans cette après-midi si attentive et pourtant sans public. Mais pourquoi diable faisait-il maintenant, seulement maintenant, et pour la première fois, le rapprochement entre ces deux figures de femmes qui, en effet, avaient tant en commun?

"Je vous ai rapporté votre vélo." Hervé Lhomme avait à peine sursauté quand l'homme avait surgi brusquement à ses côtés. "C'est une bonne machine. J'y ai pris plaisir. Notez que je ne suis pas allé bien loin. J'habite près d'ici. Je viens souvent. Quand je vous ai vu, j'ai su que vous aviez besoin d'un peu de temps. C'est pourquoi je me suis permis cette petite farce, que vous me pardonneriez, j'en suis sûr."

C'était un homme déjà âgé, vêtu comme un chasseur ou un forestier dont il avait aussi la barbe et la chevelure en désordre. "Vous êtes un homme de théâtre peut-être, vous aussi, qui devez rêver d'une héroïne accomplie. Chacun de nous se fait son théâtre bien sûr. Imaginez le nombre de passions qui ont pu se nouer et se dénouer ici même dans la nuit des temps."

Il parlait lentement, avec de longues pauses qu'Hervé Lhomme se gardait d'interrompre.

"Car vous n'êtes pas ici par hasard, évidemment. Vous n'êtes pas un simple touriste en mal de curiosités. Disons que je vous reconnais, même si je ne connais pas votre identité. Vous êtes sans doute comme moi prisonnier d'un rôle qui ne vous convient pas. Ici vous pouvez en jouer un autre. Et pas besoin de partenaire. On joue ici avec son passé. Depuis le début sans doute vous avez menti; à vous-même autant qu'aux autres. Alors on rejoue la pièce en corrigeant les dialogues. Vous allez me demander d'où je tiens tout cela et ce qui m'autorise à vous faire cette espèce de leçon de morale. C'est que je passe beaucoup de temps ici.

Considérez-moi si vous voulez comme le génie du lieu ; le metteur en scène des pièces qui n'ont pas été écrites ; le lecteur des âmes si vous préférez."

Il se leva brusquement sur ces mots.

"Il fait encore jour. Vous allez pouvoir rentrer chez vous."

Bêtement - car il devait plus tard se reprocher cette ineptie - Hervé Lhomme lui dit en le regardant d'en bas : "Mais vous? Vous?" "Oh, moi! ..." dit l'homme.



Le vélo couché, la roue tourne seule très vite dans un bruit régulier de crécelle huilée puis ralentit lentement.

Le gravier perfore mes genoux et les paumes de mes mains. J'étouffe de peur.

Je suis seule et la route qui mène au hameau personne ne la prend après 6 heures du soir alors je risque d'y passer la nuit.

La panique s'abat, tambourine les tempes et coupe la respiration. J'en suis là quand, le vélo à côté de moi, allongée sur la route, je sens les premières gouttes de l'orage qui éclate au loin.

La colère m'a abandonnée.

Je les avais laissés à leur marchandage.

Mon frère Joss et mes deux sœurs Lucie et Cathy sont entrés dans la maison, ont respiré l'odeur de poussière et de cire. Joss a dit "Ça sent le vieux" et mes sœurs ont souri. Elles ont souri de toutes leurs dents bien blanches à peine colorées par le rouge à lèvres. Maman était à peine enterrée et elles souriaient ces garces! Elles ont sorti de leur sac un tablier, ont retroussé leurs manches; Joss a allumé une cigarette "pour dissiper l'odeur" il a dit. Moi je me taisais pat lâcheté? Par horreur des chamailleries où ils se complaisaient?

Moi, la benjamine je respirais l'odeur de lavande que maman cachait dans les placards dans des petits sachets soigneusement ficelés. Je revoyais ses mains aussi petites que celles d'un enfant, lavant, astiquant, épluchant, deux marionnettes insatiables de vie qui virevoltaient dans la maison. Et elle, toujours riante, affublée de tabliers trop grands rapiécés qu'elle repassait pourtant avec soin.

Pour Joss, Cathy et Lucie ici c'était un ailleurs, un autre temps un temps d'avant un temps de brocs de cuvettes de tub et de linge séché au vent sur des fils. Pour eux c'était la table sombre où le père lisait le journal mangeait son fromage au couteau et les soirées trop sages.

Ils regardaient les assiettes, les meubles lourds estimaient leur prix, soupiraient. Maman aimait surtout un vieux plat fleuri. Elle disait toujours "C'est un Auvillar et je le tiens de ma mère; celui-là vous

l'aurez en héritage." J'avais fini par aimer moi aussi ce plat à peine décoré, juste une fleur au centre, un peu ébréché, si simple que je n'imaginai pas un instant qu'il pût avoir une quelconque valeur. Mais même papa n'avait pas le droit d'y toucher.

Quand papa s'était perdu dans la montagne on avait mis longtemps à croire à sa mort. Son corps on n'a pas eu le droit de le voir. Six mois plus tard deux gendarmes sont passés et maman a dit "Je savais". Mon frère a pleuré et mes sœurs un peu aussi. Moi je ne les croyais pas. Papa connaissait la montagne jamais il ne serait tombé dans l'aven. Il me l'avait montré et on avait parlé des gouffres et des pièges du Causse. On avait retrouvé sa canne de marche et son baluchon en cuir sur le bord de l'aven. J'étais persuadée que quelqu'un l'avait poussé pour une raison que j'ignorais : papa tout le monde l'aimait ; moi plus que tout autre. Cette façon de ne parler qu'à bon escient, de marcher lentement, longtemps. C'est ce qui énervait Joss. Il avait dit un jour où il était pressé de descendre en ville - il ne savait pas encore conduire et c'est papa qui l'emmenait dans la vieille 204- "Ce que papa est mou!". J'avais trouvé ces mots ridicules et méchants et je l'avais giflé. On s'était battu et j'en étais sortie meurtrie plus par les paroles de Joss que par ses coups.

Quand ils ont vidé l'armoire des ses draps blancs brodés et du linge si soigneusement repassé qu'il fallait plusieurs jours pour que les plis disparaissent, j'ai cru étouffer. Cette intimité que les parents conservaient au chaud de leur amour dans des gestes imperceptibles et des regards si fugaces que même le plus vigilant d'entre nous ne pouvait les percevoir, ils la dépeçaient, la livraient au regard des murs, des fenêtres grandes ouvertes, aux yeux féroces de leur petite bourgeoisie mal pensante.

J'ai crié, je crois. Je les ai maudits.

Ils m'ont à peine regardée, j'ai entendu les sœurs pouffer et Joss m'a saisie par le bras et m'a sortie de cette chambre où avaient fui tous mes cauchemars entre les draps tièdes des parents. Il m'a secoué "On ne va pas garder toutes ces vieilleries ! Prends ce que tu veux mais laisse-nous ranger ce fatras !"

J'ai pleuré à ne plus respirer.

J'ai erré autour de la maison - comme, enfant, je pouvais le faire pour

signifier aux parents que je m'ennuyais - L'un d'eux finissait toujours par "m'inviter". Ils disaient toujours ça "Viens, je t'invite à accrocher le linge" ou "Viens je t'invite à pêcher, prends mon vélo". Il me posait devant lui sur le guidon et j'entendais son souffle dans mes cheveux. On jouait au pilote et j'indiquais les trous du chemin, les branches à éviter.

Alors, dans l'appentis je l'ai cherché. Il était caché sous des cagettes et des sacs de jute. Le vieux vélo avec lequel j'allais chercher des œufs chez les Musseaux à deux kilomètres - c'était plus qu'un voyage, une aventure dont il fallait revenir avec douze œufs intacts.

Il n'était guère gonflé mais il roulait encore. Jamais maman ne l'aurait utilisé: il était trop grand pour elle et puis c'était celui de papa. Pour elle c'était tout dire.

J'ai pris la route des Musseaux. J'ai rêvé d'une omelette que maman battrait en rentrant. Elle y ajoutait des champignons que papa lui rapportait ou de fines tranches de lard. La cuisine embaumait. J'évitais les ornières, les plaques de gravillons jetées là pour les boucher. Je pédalais debout et le vent me soufflait que j'étais vaillante.

Mais aujourd'hui, j'ai oublié les mauvais sorts du sentier, je suis tombée dans ses pièges et ma déroute est totale.

L'orage éclate et j'attends à l'abri d'un muret que la pluie m'ait dissoute dans mes souvenirs.



isabel ASUNSOLO-  
DULAC



Première scabieuse -  
Qu'il montait vite la pente  
ton p'tit vélo rouge!

